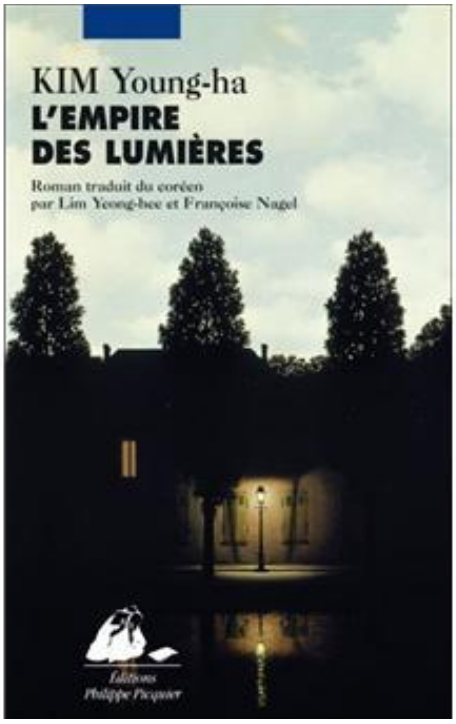

***L'Empire des lumières, Kim Young-ha,* éditions Philippe Picquier, 2009**

Compte rendu, note de lecture, commentaire

Anne-Valérie Ruinet

Pour cette famille de Séoul, c'est une journée qui commence comme les autres. Après les préparatifs matinaux, chacun vaque à son programme : l'importation de films occidentaux sans grand intérêt pour Kiyeong, la vente de voitures Volkswagen haut de gamme pour son épouse Mari, le départ au collège pour leur fille de 14 ans. Un appel téléphonique et l'ouverture d'un mail adressés à Kiyeong vont fracturer cette routine en une myriade d'éclats d'obus. Ecrit sous forme de haïku, le mail que reçoit l'agent secret Kiyeong est l'ordre n°4, le signal qui lui intime de retourner dans les 24 heures à Pyongyang. Que va-t-il faire ? Comment prendre cette terrible décision alors que 20 ans ont passé et qu'il ne sait plus rien du pays qu'il a quitté ? Comment choisir ? Rester, au risque d'être assassiné ? S'enfuir, disparaître mais où ? Dès lors, commence un étrange compte à rebours, une déambulation dans un Séoul moderne, où se croisent des amants éteints, des espions falots, des collégiens désorientés, deux époux qui jamais ne se rencontrent ; entre un passé douloureux et un présent désenchanté, entre un Séoul aseptisé et un Pyongyang congelé, Kiyeong confronté seul à son choix est-il vraiment libre ?

Après *Fleur noire* et *La mort à demi-mots*, Kim Young-ha signe avec *l'Empire des lumières* un audacieux roman sur la condition humaine de ce vingtième siècle finissant. Né en 1968, il est considéré comme le représentant d'une génération intermédiaire, à mi-chemin des auteurs contemporains de la dictature et de ceux, beaucoup plus jeunes, engagés dans les mouvements pro démocratie des années 80. Prenant appui sur des situations virtuelles (le programmeur de suicides dans *La mort à demi-mots*, l'espion rappelé brutalement dans son pays dans *l'Empire des Lumières,* le fantôme d'Arang dans la nouvelle *Pourquoi Arang ?)*, Kim Young-ha s'attache à dépeindre les paradoxes et les méfaits d'une société coréenne qui s'est modernisée à une vitesse fulgurante.

Dans *l'Empire des lumières*, l'espion nord-coréen est un concentré de la figure de l'étranger : étranger, Kiyeong peut observer « de l'extérieur » la société sud-coréenne, révélant à ses lecteurs l'étrangeté et les contradictions de leur propre pays ; espion nord coréen, il place virtuellement le lecteur sur la fracture Nord-Sud d'un pays traversé par les cicatrices de la guerre froide, le mirage des doctrines révolutionnaires, la désillusion de la société de consommation individualiste, les prouesses de la technologie. Par un artifice narratif puissant, *l'Empire des Lumières* explore cette société urbaine des années 1990, où un espion banalisé, sorti de la chaleur du troupeau, fait l'expérience du vide psychique existentiel.

Comme le tableau éponyme de Magritte qui brouille les frontières entre scène de jour et scène de nuit, le roman fissure l'existence de l'espion de 42 ans en deux fragments strictement équivalents, soit 21 années passées au Nord et 21 passées au Sud. Comme son personnage principal, le roman n'est pas ce qu'il paraît : à l'héroïsme de l'agent 007, au suspense vertigineux des traques et des assassinats d'un John le Carré, Kim Young-ha substitue la fadeur d'un pion fondu dans l'anonymat de Séoul, ses déambulations impassibles entre Nord et Sud, passé et présent. Car cette histoire d'espionnage est le prétexte à une radiographie existentielle qui interroge la capacité à choisir son existence, à retrouver le fil de sa vie, lorsque celle-ci ne tient plus que par le mensonge.

En troublant les attentes du lecteur, Kim Young-ha nous invite, à l'instar de Magritte, à nous interroger sur notre perception du réel : Comment connecter le monde dans lequel on vit à sa propre existence? Notre représentation de ce qui donne sens à notre existence correspond-elle à la réalité ?

Extrait de son enveloppe sociale, que devient l'individu au moment du choix ? Quelle liberté a-t-on réellement de choisir sa culture, son passeport lorsqu'on est comme Kiyeong, comme la Corée, divisé en deux moitiés ? Que pèse la fausse évidence d'une société capitaliste lorsque les mirages d'une société individualiste remontent à la surface? Comment revenir à soi, au monde lorsqu'on a menti si longtemps à soi et aux autres ? Lorsque l'amour, le temps ont glissé sans laisser de traces, lorsque le désabusement a infiltré le quotidien, peut-on, une fois la carapace brisée, retrouver la liberté de choisir sa vie ? L'ordre n°4 est-il pour Kiyeong une piqûre qui le rappelle à la vie ou le verdict qui prononce la mort ?

Alors que le roman pose de manière radicale la question de la liberté, Kim Young-ha enferme ses personnages dans une médiocrité ne leur donnant guère les moyens de l'exercer. Kiyeong, marié à Mari et père d'une adolescente, s'est glissé dans la peau de l'espion insignifiant au point de se trouver pris au piège de sa non-existence et d'en être devenu transparent. A force de se fondre dans la société coréenne, bercé par une vie familiale douceâtre, Kiyeong s'y est englué. Dans un appartement où les ablutions de chacun couvrent la trivialité des propos, Kiyeong, sa femme et sa fille ne font que se croiser.

Il ne sera guère question d'amour tout au long de cette journée que sous une forme aseptisée. Les relations conjugales sont distendues par quinze années d'un quotidien insipide et les deux époux ne partagent guère plus qu'un appartement (« Mari n'est qu'une colocataire pour moi » p.285) et la symétrie de relations adultérines sans intérêt : Kiyeong se trouve être l'amant du professeur de coréen de sa fille, tandis que son épouse Mari entretient avec un étudiant en droit d'une vingtaine d'années une relation qu'elle qualifie de masochiste. Les deux époux ne témoignent pas davantage de passion à leurs amants respectifs: Kiyeong cantonne sa maîtresse à des restaurants de nouilles bon marché, Mari accepte de guerre lasse les jeux sexuels à trois proposés par son amant pour réveiller leur relation. La jeunesse ne semble pas davantage passionnée : pour leur fille Hyeon-mi, vaguement amoureuse d'un radio-amateur, « fonder une famille semble tellement banal » (p.14), son amie Ayeong est meurtrie par la diffusion de ses photos sur internet. Quant à l'amour filial, c'est une option que ne retiennent ni les parents d'Ayeong, endoctrinés par une secte, ni ceux d'Hyeon-mi au point que celle-ci en vient à douter des liens biologiques qui l'unissent réellement à sa mère. Mari elle-même d'ailleurs n'a, semble t-il, guère été troublée par la mort de son propre père, puisqu'elle en a oublié la date anniversaire.

Au diapason dans l'ennui, les deux époux partagent aussi un manque d'intérêt pour leur métier : l'épouse, Mari, vend des voitures haut de gamme pour le compte d' « un chauve insipide dans une boîte minable » tandis que Kiyeong importe des films étrangers à peu près inconnus ; cette médiocrité professionnelle se double d'une apparence physique banale, Kiyeong est vu par sa fille comme « particulièrement petit et médiocre … Il a le ventre rebondi, la poitrine flasque, la chair des bras molle. Bref, il commence à ressembler au sud-coréen typique.» (p.61 et 89) Son épouse est « une femme comme les autres, un visage totalement dénué d'expression …pareil à un cyborg. »(p.18). Même si elle « aime le contact de ses talons sur le sol de marbre du hall d'exposition» (p.27), elle n'a nullement choisi son métier, « errant d'un emploi à l'autre … elle ne s'est pas montrée particulièrement brillante » (p174) et ne souhaite guère s'occuper de son foyer.

« Enfin bref, rien de ce qui touche à la maison n'est simple. La seule pensée de son foyer lui donne la migraine. » (p27)

Bien qu'appréhendés de manière différente, les choix auxquels sont confrontés Kiyeong et Mari (défi existentiel du Nord ou du Sud pour Kiyeong, partie échangiste proposée par l'amant de Mari) résultent d'une forme de soumission à la loi implacable de la nécessité : si Mari a eu l'impression de maîtriser sa vie, elle ne se rend compte que tardivement que tel n'est pas le cas : les jeux sexuels auxquels elle finit par se livrer apparaissent comme une ultime compromission pour garder son jeune amant même si, comme elle le croit, ils sont une façon de « prendre sa revanche sur le reste du monde » (p179). Kiyeong au contraire, qui n'a jamais maîtrisé son destin, se voit proposer l'unique occasion de faire, pour la première fois, un choix décisif. Cependant, poussé dans ses retranchements, il est incapable de retrouver le chemin de son cœur, il ne peut mobiliser que sa capacité d'analyse. C'est ainsi que sa priorité, en ce jour fatidique, consistera, en bon espion, à assurer sa sécurité (choisir un livre mathématique pour sa neutralité, noyer son disque dur, identifier le motif de son appel, régler quelques affaires courantes.

Ne laissant transparaître aucune émotion, amour, empathie ou inquiétude envers ses proches, Kiyeong déambule dans Séoul, ne songeant à prévenir sa femme qu'en fin de journée. Notons à ce stade le contresens cruel qui fait du portable, moyen moderne de communication par excellence, le frein même de la communication entre Kiyeong et sa femme : le nouveau numéro de Kiyeong n'étant pas répertorié dans les contacts enregistrés par sa femme, le lien entre les deux époux ne sera établi que dans les dernières heures de la journée. Ainsi retardé, réduit au strict minimum, relégué en fin de roman, l'instant de vérité où se joue le choix fatidique se résume à un dialogue ombrageux entre les deux époux. La lâcheté de Kiyeong qui implore sa femme de l'aider à rester, le chantage à la garde de l'enfant, l'inconséquence de Mari dans sa préférence pour la survie plutôt que pour un choix de vie assumé portent à l'incandescence l'a-héroïsme des protagonistes. La liberté de choix ne serait finalement qu'une illusion, la seule issue serait de survivre ; comme le dit Kiyeong « Je croyais que les gens aimaient comme moi réfléchir à des choses abstraites. Mais en réalité, tout ce qu'ils veulent c'est survivre. » (p.356). Pour Pak Cheol-su, agent du contre-espionnage, la possibilité de choisir une autre vie est illusoire, car même s'il « en a assez de cette vie étriquée de fonctionnaire »(p.183), son insuffisance professionnelle limite considérablement sa marge de manœuvre : incapable de prendre Kiyeong en filature, c'est lui-même qui se fait arrêter de façon spectaculaire par la police. Il est attiré par Mari mais a perdu de son attrait auprès des femmes ; est-ce parce qu'il a choisi d'être végétarien, ce qui, suppose t-il, limite les phéronomes, ou bien est-ce que « les femmes perçoivent en lui une tendance lâche à ratiociner plutôt qu'à lutter. »(p.273) ? Quant à Soji, maîtresse de Kiyeong et institutrice de sa fille, si elle « trouve sa vie trop calme » (p.283) et « veut réveiller l'indignation enfouie dans le cœur des gens » (p.249), elle ne manifeste cependant aucun sentiment lorsque Kiyeong lui annonce sa décision de rentrer à Pyongyang, tout juste lui conseille-t-elle de rester car il « s'est habitué aux plaisirs de la société capitaliste » (p.289).

Parce qu'ils sont médiocres, velléitaires, incompétents (Pak Cheol-su), froids ou tout simplement englués dans leur survie quotidienne, les personnages n'ont ni l'envie, ni les moyens de changer d'existence. Leur lassitude, « inhérente à la société sud-coréenne» (p.76) traduit un mal-être existentiel auquel rien ne semble pouvoir remédier ; face aux désordres du monde moderne, les personnages apparaissent irrémédiablement seuls face à leurs choix et leur existence. Trop distendus, les liens conjugaux, adultérins ou amicaux ne pèsent d'aucun poids dans le désir de Mari,

Soji d'influer sur la décision de Kiyeong ou, pour Jeong-hun, le père de Mari, de lutter contre la maladie (« Il sait régler ses problèmes d'impôt mais ne peut rien contre la mélancolie de sa femme », p.167). Kim Young-ha, liant pour partie cette lassitude au « désabusement capitaliste » fait de celle ressentie au Sud « un gaz toxique qui broie et étouffe toute vie. » (p.76) tandis qu'elle s'apparenterait davantage au Nord, à « une absence de motivation en quelque sorte… à un sentiment léger et éphémère qui pouvait disparaître à la moindre simulation.» (p.76).

Après les mouvements étudiants des années 80 contre la dictature militaire, aucune grande cause ne semble de nature à mobiliser les consciences collectives. Mus par la nécessité, davantage que par des choix politiques ou idéologiques, les individus répondent d'abord à leurs besoins matériels individuels, « mettant toute leur énergie à devenir propriétaire d'un toit» (p.247). Même s'ils font preuve de violence pour « défendre leur territoire, c'est-à-dire leur famille », celle-ci reste limitée au niveau de l'individu. Dans ce contexte, l'injustice n'apparaît pas non plus de nature à susciter l'émotion collective « Pourquoi est-ce que personne ne prend les armes … lorsque les usuriers saisissent vos biens ? » (p.248). Peut-être, suggère Kim Young-ha, parce que l'injustice est inhérente au système capitaliste, au même titre que « le fossé entre riches et pauvres, la discrimination selon le niveau d'études, la transmission des fortunes par héritage, ou le principe des 80/20 » (p.229). Si la romancière Soji ou la future juge Hyeon-mi s'en remettent à la loi pour protéger les plus faibles car « sans la loi pour nous protéger, nous sommes sans défense face à la violence du plus grand nombre », son exercice cependant ne résout en rien la violence de la société capitaliste. Confrontée à la complaisance de la police face à un chauffard qui manque de la renverser, Mari ne peut que ruminer sa frustration et son sentiment d'injustice. Quant à Ayeong, ostracisée après la diffusion malveillante de ses photos sur internet, il lui sera difficile d'obtenir réparation du préjudice. Ainsi, non seulement les grands idéaux ne trouvent pas nécessairement leur traduction dans la vie quotidienne mais plus encore, il est difficile de satisfaire notre besoin de sens en dédiant sa vie à une grande cause : même si une vocation naît chez l'adolescente Hyeon-mi suite à l'injustice subie par son amie, il apparaît que même si elle devenait juge, elle ne résoudrait pas la question de l'injustice. Il est sans doute plus difficile qu'on ne le croit d'entrer véritablement en phase avec l'ordre du monde et d'agir pour le changer. Ainsi, notre perception de l'existence, de la morale ou de l'éthique en fonction desquels nous avons bâti nos choix de vie ne sont pas toujours « réalistes » car nous ne disposons très souvent que d'une perception erronée ou partielle du réel.

Cette difficulté diffuse à saisir le réel et à tirer le fil de sa vie justifie sans doute pour une bonne part la résignation et l'aboulie des personnages ; si l'on y ajoute la faillite des idéologies, on comprendra l'épaisseur du désenchantement dans lequel ils se débattent. Hormis les cas de stricte nécessité, aucun d'entre eux ne s'est d'ailleurs véritablement confronté à des choix. Chacun se laisse porter par le hasard, ou a l'illusion, comme Mari de maîtriser sa vie, alors même que les options idéologiques fortes comme l'adhésion à un mouvement contestataire, relèvent in fine de circonstances fortuites (elle se trouvait en effet à l'hôpital à ce moment). Pas davantage Soji n'a-t-elle véritablement choisi son amant lorsqu'elle entame une relation sexuelle avec lui : « L'aveu avait enflammé en elle un désir charnel et Kiyeong était celui qui se trouvait avec elle à ce moment là. C'était aussi simple que ça. » (p.58)

Cette indifférence pèse lourdement sur l'ensemble des personnages, au point que beaucoup souffrent dans leur corps : Kiyeong est terrassé dès le matin par un mal de tête inconnu, la folie de sa mère l'a conduite au suicide, Mari est affligée de démangeaisons aigües dans son poignet plâtré, puis

écrasée par « une immense fatigue comme elle n'en avait jamais connue » (p.332), elle a souffert, dans sa jeunesse de la mélancolie de sa mère, Yi-Pil, collègue de Kiyeong est amputé d'un morceau d'estomac, ce qui l'oblige à manger sans arrêt, l'infirmité de son fils lui interdit d'envisager tout retour au Nord, etc… Parmi ces pathologies, on notera la récurrence de maladies psychiques comme la dépression ou la mélancolie, maladies modernes des sociétés occidentales.

Recouverte de cette immense fatigue, la société capitaliste du Sud ne présente guère d'atouts susceptibles de retenir Kiyeong, d'autant qu'il ne lui appartient déjà plus qu'en creux. Ses lunettes d'espion indifférent lui font mettre à distance la société moderne dans laquelle il s'est fondu ; comme dans un « théâtre », il en interroge ses attributs les plus banals : exaltation de l'individu à travers la valorisation de ses jugements esthétiques (jugement sur la montre qui manque de classe), de ses désirs (« Je veux juste dire que chacun a des désirs. Mais quand on n'arrive pas à obtenir ce qu'on veut, ça s'accumule dans le cœur et ça devient une maladie. » (p.56), paradoxes des vendeurs qui remercient le client (« Pourquoi l'avait-elle remercié alors que c'était lui qui avait acquis des marchandises? » (p.161). Au Sud, les désirs sont creux, voire ridicules (Mari qui finit pieds nus dans la nuit glacée après avoir pris des cours à la Charming walk school), l'individualisme poussé à l'extrême dès le plus jeune âge (« Les gosses de Séoul, ces diables capitalistes, ne savent pas ce que c'est que de vivre ensemble. Ils ignorent tout de la communauté et de l'entraide.»p.221). Cependant, même si le « paradis » capitaliste du Lotteworld n'est qu'une illusion, le système capitaliste semble garder l'avantage, permettant au moins « d'échanger les désirs et d'en profiter réciproquement… C'est ce qui fait la différence avec le socialisme. Le socialisme ne prend pas en compte la diversité des aspirations ». Au Nord, « une scène de théâtre où l'individu n'existe pas à proprement parler » (p155), le paradis socialiste n'existe pas davantage. Croisant dans le métro de Séoul son amie d'enfance devenue danseuse étoile au Nord, Kiyeong apprend que celle-ci a émigré pour ouvrir un restaurant de nouilles. Même s'il dépasse le manichéisme habituel, l'aller-retour récurrent entre les deux systèmes rend néanmoins compte de l'impossibilité de choisir : intégré au prix d'un polissage social inouï à la société sud-coréenne, Kim Young-ha ne ressent que de l'ennui ; coupé de lui-même, privé d'un « passeport de citoyenneté spirituelle » (p101), les clés du choix ne lui appartiennent pas. L'artefact de liberté qui règne au Sud s'est refermé sur lui et son choix se réduit à une quête de la moins mauvaise des solutions. Confronté à un choix existentiel tout en étant dans l'incapacité d'exercer réellement sa liberté, Kiyeong fait l'expérience du vide psychique et de la solitude. A force d'entraînement à la fadeur, ayant atteint le stade de l'invisibilité, il en est réduit à n'être plus qu'un fantôme perdu dans la foule, que rien ne relie plus au monde extérieur et à sa famille. Conditionné à n'avoir pas plus d'affects qu'un robot, Kiyeong s'est perdu et a perdu toute capacité à décider, à aimer, à perdre pied, à se révolter car finalement « Laisser une empreinte dans la mémoire des autres, qu'est-ce que ça vaut dire ? Ni plus ni moins qu'on les a énervés. » (p81)

Alors, prisonnier d'un choix impossible, incapable de sortir du labyrinthe dans lequel il s'est perdu, il ne reste plus à Kiyeong qu'à se raccrocher à la froide rationalité de la gestion : comme le « cyborg » qu'il a su devenir pour se fondre dans la société coréenne, comme le gérant d'une société, il lui suffit, puisqu'il a « l'expérience des affaires » (p366), de procéder comme « il ferait une déclaration de bénéfices de sa société. Essoré jusqu'au bout, le libre arbitre de Kiyeong n'est plus rien : en une cruelle allusion à l'atout d'une formation de gestionnaire (comme Kim Young-ha lui-même), il n'a

plus qu'à confier son sort à des «experts-comptables » de sa vie: une fois optimisés ses bénéfices, il lui suffira de déclarer ses pertes et profits pour entrevoir la moins mauvaise des solutions.

Conclusion

Si les bons espions n'ont pas de charme car ils sont sans histoires, trop occupés à se perdre dans la foule, on ne peut que saluer le puissant attrait de cette fausse histoire d'espionnage.

Au-delà de l'originalité du scénario, sans conteste un atout majeur du roman, il faut souligner la virtuosité de la technique narrative : construction réticulaire des personnages les amenant à se croiser dans l'espace et dans le temps, polyphonie des voix avec, en écho celles de Kiyeong et Mari, mise à distance de la société sud-coréenne par le regard d'un étranger…nord-coréen, compression de l'histoire sur une journée soulignant l'urgence de la décision à prendre dans un huis clos urbain étouffant.

La force de ce roman tient surtout à sa « violence douce » : Sous l'aseptisation des émotions, à mesure que se brise la carapace d'indifférence de Kiyeong, les personnages engourdis sont contraints de s'éveiller peu à peu à la réalité de leur existence : Avalés par une vie quotidienne sans aspérités, prisonniers de leur confort, perdus dans leurs mensonges, ils émergent de la grisaille dans un a-héroïsme saisissant, tels les passagers d'une modernité sur qui pèse l'illusion de la liberté. Amants, professeurs ou collégiens, tous ont perdu sans le voir le fil de leur existence et l'espion Kiyeong, brutalement rappelé à la liberté, se montre incapable de retrouver la vie et de renaître à l'amour. Comme un personnage kafkaïen, il tente de retrouver la lumière, mais se voit sans cesse rejeté dans l'obscurité. La liberté comme chemin de vie, c'est très difficile, nous dit Kim Young-ha, et les choix éclairés que l'on croit faire nous confrontent tôt ou tard à la solitude de nos existences.

Faussement désincarnés, les personnages de *l'Empire des lumières* se sont eux-mêmes dépossédés de leur vie. Ayant oublié l'amour, déserté leur liberté, incapables de résister à la violence d'un monde devenu individualiste, il ne leur reste qu'à fuir dans la vie matérielle.

Roman du désenchantement, du désarroi de l'homme moderne, *l'Empire des lumières* nous rappelle de façon magistrale l'obscurité de notre solitude. C'est incontestablement un très grand roman de la nécessité et de la fuite.